

320. LETTRE

A Candidien.

On avait insulté saint Basile jusque dans sa propre maison, dont on avait enfoncé les portes, pour enlever tout ce qui était dans le logis; il prie Candidien d'entrer dans cette affaire pour faire punir le coupable, et pour lui faire garder la prison pendant quelques jours afin de le rendre sage.

Il m'est arrivé une chose assez plaisante, lorsque j'ai reçu votre lettre; je craignais de la lire comme si elle eût contenu quelque ordre public; je n'osais y jeter les yeux en la décachetant, elle me faisait plus de peur que n'en font à un criminel de Sparte, les seaux de Lacédémone. Après l'avoir ouverte et lue toute entière, j'ai fait un éclat de rire, et j'ai eu beaucoup de joie d'apprendre qu'on n'avait rien innové. Je vous comparois à Démosthène, qui voulut changer son nom depuis qu'on l'eût mis à la tête de quelques danseurs et de quelques joueurs de flûtes, et qu'on l'eût chargé d'en faire la dépense. Voilà à-peu-près ce qui vous convient; vous conduisez plus de milliers de soldats, que Démosthène n'avait d'hommes à pourvoir; vous oubliez votre dignité et votre caractère, pour m'écrire selon votre coutume d'une manière familière, sans vous relâcher de l'ardeur que vous avez pour l'étude des belles lettres, dans l'embarras et le tumulte des affaires. Elles vous servent comme à Platon de retranchement, et elles entretiennent la tranquillité de votre âme; et autant que vous le pouvez, vous empêchez que le repos des autres ne soit troublé. C'est ainsi que vos actions paraissent grandes et admirables à ceux qui les peuvent remarquer; ou plutôt ceux qui en jugeront par votre conduite ne les trouveront point extraordinaires.

Il faut que je vous entretienne aussi de mes affaires qui sont fort étranges, mais que je me suis attirées. Un homme féroce et sauvage, qui demeure avec moi à Annese, secondé de quelques complices a fait irruption chez moi avec une extrême audace, depuis la mort de mon valet, avec qui il avait quelque chose à démêler à ce qu'il dit; il l'a fait sans m'en donner avis, sans avoir intenté d'accusation, ou aucune demande, pour traiter les choses par la douceur; sans avoir menacé d'user de violence, si on ne lui payait ce qui lui était dû. Il a battu à outrance des femmes commises à la garde de la maison, il a enfoncé les portes, il a tout enlevé, se réservant une partie du butin pour soi, et abandonnant le reste au pillage. Je vous prie de me témoigner en cette occasion les mêmes bontés que vous avez toujours eues pour moi; ne permettez pas qu'on me regarde comme le plus misérable de tous les hommes, qui n'a aucune ressource, et qui est exposé aux violences de tous ceux qui voudront l'insulter. Pourvu que vous me preniez sous votre protection, et que je sois à l'abri de votre tribunal, je serai en repos. Il suffira pour ma vengeance que le coupable soit pris par un geôlier, ou par un sergent, et qu'il garde la prison pendant quelques jours. Je ne suis pas seulement indigné de l'outrage que j'ai reçu, il faut encore que j'assure mon repos pour l'avenir.